Première année — N° 53 — Dimanche 29 janvier 1865

LE SAUVEUR DES PEUPLES

PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires;
à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS
Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS
Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

CHARITÉ	FRATERNITÉ UNIVERSELLE	VÉRITÉ
Tu aimeras ton prochain comme toi-même. (Matthieu, XXII, v. 39.)	Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.)	Je suis le chemin, la vérité et la vie. (Jean, XIV, v. 6.)

AVIS

A partir du numéro prochain, le *Sauveur des Peuples* inaugurera sa deuxième année d'existence par l'agrandissement de son format, qui sera porté sur trois colonnes avec un tiers de plus de matières, sans augmentation du prix d'abonnement.

THÉORIE NOUVELLE DE M. LE DOCTEUR GUYOMAR

(*Suite et fin.* — Voir le n. 52.)

« La route que doit parcourir la locomotive est prévue d'avance ; elle est toute tracée par des ingénieurs habiles; dans la gare où elle doit s'essayer, se trouvent plusieurs voies; l'une se dirige vers le nord, l'autre vers le sud, d'autres vont à l'ouest, à l'est, à droite, à gauche pour servir aux manœuvres. Une fois en mouvement, la lourde machine doit, suivant les ordres ou les circonstances, se diriger sur tel ou tel de ces divers chemins ferrés. Livrée à elle-même, une fois qu'elle est mise en activité, elle irait d'une manière inintelligente sur telle voie au lieu d'aller sur telle autre et occasionnerait des troubles et des accidents. Dirigée par le mécanicien, elle exécute avec précision les manœuvres nécessaires à l'accomplissement des ordres supérieurs; elle se rend au but qui lui est assigné, et là l'instrument et celui qui est chargé de le diriger se reposent pour recommencer une course nouvelle, jusqu'à ce que la rouille ait mis le premier hors de service. Alors son corps est détruit pour être refondu et entrer dans des combinaisons nouvelles, tandis que son ancien directeur attend qu'un autre instrument soit mis à sa disposition. »

Voilà, nous n'en doutons pas l'explication que M. Guyomar fournirait à son élève, et il aurait raison.

Mais, quelles conséquences tirez-vous de cet exemple détaillé de mécanique, nous dira-t-on ? Les voici :

Il faut en conclure que le mécanicien est l'esprit recteur de la machine; que, sans lui, montée par le chauffeur, préposé seulement à l'entretien de la vie mécanique, comme chez l'homme et chez tous les animaux l'instinct de conservation est chargé de la production des forces de la vie organique ; qu'avec le chauffeur, disons-nous, la machine restera au repos, prête à fonctionner. On entendra pourtant toujours dans ses entrailles ce *frémissement* produit par l'eau en ébullition, auquel nous pourrions donner comme M. Guyomar l'a fait, le nom de *frémissement vibratoire*, de *bruit vital*. Que le mécanicien arrive et livre passage à la vapeur, une partie de ce bruit passera dans les tiroirs, il s'y produira un transport dans une partie de la machine que nous considérerons, si l'honorable docteur y consent, comme l'analogue du cerveau humain, car c'est de lui que partiront tous les mouvements commandés par l'individu chargé de les diriger. Mais, M. Guyomar conviendra avec nous que ce *bruit vital*, ce *frémissement vibratoire*, s'il est la cause qui *produit* le mouvement mécanique, n'est pas celle qui *commande* les mouvements intelligents.

Il conviendra avec nous, que la locomotive conservera sa force de fonctionnement tant que le chauffeur l'alimentera, mais qu'elle restera à l'état stationnaire, sans mouvement intelligent, tant que celui qui la dirige sera absent. C'est la machine humaine à l'état de repos ou de sommeil. Ou bien que, si le chauffeur seul veut la diriger, inhabile dans cet art, il commettra des fautes grossières qui porteront le trouble partout, heurtant d'un côté, bouleversant de l'autre, ses manœuvres mettant le désordre dans sa sphère d'action; ce sera l'image de la brute, guidée par le seul instinct animal, de l'homme ayant perdu l'esprit ou ne reconnaissant que la satisfaction de ses instincts matériels, sans se préoccuper s'il portera ou non le trouble dans l'ordre et l'harmonie qui doivent régner autour de lui. Ainsi gouvernée, la machine représentera l'égoïsme, résultat du matérialisme.

Il conviendra que, pendant ce temps de repos de son instrument, celui qui est préposé spécialement à sa direction peut vaquer à des occupations d'un autre ordre, visiter ses amis, être présenté à des personnes qu'il ne connaissait pas encore, voir les choses d'une manière plus claire que quand il est monté sur son cheval d'airain.

Il conviendra que, sur la demande du mécanicien attaché à cette même machine, et concurremment avec lui, un autre mécanicien libre pourra la monter aussi ; qu'il pourra lui en confier momentanément la direction, pour en recevoir de bons avis, de bons enseignements pratiques dont il devra profiter, apprendre de lui des choses qui lui sont inconnues, et cela toujours au moyen du même instrument ; et que pendant ce temps, le mécanicien titulaire restera simple spectateur ou auditeur au lieu d'être acteur.

Ce ne sera donc pas le *mécanicien de tous les jours* qui conduira la locomotive dans ce cas, pas plus que ce n'est l'*esprit de*

tous les jours qui dirige la machine humaine dans les phénomènes spirites.

A propos de cet *esprit de tous les jours*, auquel M. Guyomar attribue tous les phénomènes du magnétisme spiritualiste et ceux du Spiritisme, que l'honorable docteur nous permette une observation.

Il est magnétiseur et par conséquent il connaît les lois observées dans la science magnétique pratique; il ne peut ignorer qu'au réveil le somnambule ne se souvient en rien des actes produits dans le sommeil. Si c'est son esprit de tous les jours qui les a accomplis, comment peut-il se faire qu'il en perde si facilement le souvenir? Dans les phénomènes spirites, le médium écrivain mécanique ne sait pas ce qu'il écrit, puisqu'il en est qui écrivent dans des langues qui leur sont étrangères; le médium parlant, lorsque la manifestation cesse, n'a pas conscience de ce qu'il a dit. Comment cet esprit de tous les jours perd-il le souvenir dans un si court trajet, en retournant du cerveau au cœur? Et, chose remarquable, différence bien tranchée entre les phénomènes résultant du magnétisme et ceux du Spiritisme: sous l'influence magnétique, d'incarné à incarné, il n'y a de visions qu'à l'état de sommeil; dans le Spiritisme il y a aussi des visions à l'état de sommeil produit par le magnétisme d'esprit désincarné à esprit incarné; dans l'un et dans l'autre cas, le souvenir de la vision disparaît au réveil, tandis que les médiums voyants à l'état de veille, conservent parfaitement le souvenir de ce qu'ils ont vu.

Sans nous préoccuper des citations bibliques et philologiques faites par M. Guyomar, pour établir que c'est le cœur qui pense et non le cerveau, nous dirons que les recherches physiologiques ont bien démontré qu'une impression très forte sur ce dernier organe peut paralyser les mouvements du cœur; mais, c'est là une observation faite, à l'aide du scalpel, par MM. Brown-Sequard, Longet, Claude Bernard et autres physiologistes, s'occupant de vivisections; c'est la science médico-physiologique, qui recherche les actions du monde extérieur sur le monde intérieur de la sensibilité; mais elle n'a rien constaté dans le sens inverse, c'est-à-dire sur l'action du monde intérieur, de l'esprit ou du moi dans l'homme lui-même et dans ses rapports avec le monde extérieur.

M. Guyomar ne veut attribuer qu'à l'esprit incarné les phénomènes de trépidation et de rotation des tables, toujours par le *frémissement vibratoire* du cœur. Est-ce donc le même bruit ou frémissement du cœur qui produit les phénomènes d'apports si souvent constatés?

C'est par le cerveau qu'on est prophète, dit l'honorable docteur (p. 38), mais c'est par le cœur qu'on est pensant. » Cette déclaration nous prouve qu'il n'a pas une idée bien nette de sa propre théorie; car, pourquoi tout homme alors ne serait-il pas prophète à volonté, puisqu'il a un cerveau et un cœur?

Une nouvelle preuve que M. le docteur de la Roche-Derrien a habitué son esprit à ne voir que de son point de vue: il se fait fort, lui, magnétiseur, de réduire à néant toutes les facultés médianimiques d'un médium en lui maintenant une main sur le cœur et lui insufflant à froid sur le cerveau. Nous croyons à la possibilité d'un tel résultat, car nous l'avons expérimenté par nous-même avant son indication, pour empêcher l'action de mauvais esprits sur des médiums; c'est du magnétisme d'esprit incarné sur un esprit désincarné, point de vue de cette science ignoré de l'auteur de la brochure; ce fait en est une preuve assez manifeste; car, s'il en était autrement, aussitôt que M. Guyomar aurait retiré sa main et terminé son insufflation, *l'esprit de tous les jours* qui est assis au cœur, recommencerait les mêmes phénomènes.

Si on opère ainsi à l'égard des mauvais esprits (ce n'est pas autre chose du reste que l'ancien exorcisme opéré par la foi et dépouillé de tout son attirail mercantile d'ostensoirs et de reliques), on laisse au contraire les bons esprits agir en toute liberté, car ils ont mission de nous instruire et de nous améliorer par les enseignements qu'ils donnent à ceux qui croient, tandis que les autres, les mauvais, n'ont pour résultat que de montrer aux incrédules la réalité des manifestations, et de leur prouver l'immortalité de l'âme, que bien souvent ils ont repoussée.

Si donc nous admettons, pour respecter les recherches de M. Guyomar, que le cœur soit non pas le siége de l'esprit, mais la touche sur laquelle il agit pour manifester sa pensée et la transmettre, au moyen du cerveau et des agents qui en dépendent, du monde intérieur au monde extérieur, nous ne pouvons accepter sa théorie de localisation matérielle, manifestée par le *bruit de souffle*.

Respectons, disons-nous, ses recherches, parce qu'elles auront pour résultat d'attirer l'attention de ses confrères sur les phénomènes magnétiques et spirites, non expliqués jusque-là par la science d'une manière satisfaisante pour la raison.

A. Lefraise.

OUI,

ALEXANDRE DUMAS EST SPIRITE

(*Suite et fin.*)

— Ah! par exemple, dit-il, voilà qui est singulier; il faut qu'on ait touché à cette pendule et qu'on l'ait dérangée. — Pourquoi cela? — Parce que, depuis mon enfance, je la vois au château, et depuis mon enfance elle est invariable. — Eh bien! — Eh bien! ne voyez-vous pas qu'elle est arrêtée? — A sept heures! dit le moine. — A sept heures! répéta l'abbé.

Et tous deux se regardèrent encore une fois.

— Enfin! murmura l'abbé.

Le moine dit quelques mots qui ressemblaient à une prière.

Puis ils montèrent l'escalier d'honneur, traversèrent l'appartement du marquis, fermé et désert. Ces immenses pièces, éclairées par la lueur tremblante d'un seul flambeau que portait l'intendant, étaient solennelles et effrayantes.

En arrivant à la porte du cabinet, leurs cœurs battirent vivement: ils s'arrêtèrent et prêtèrent l'oreille.

— Entendez-vous? demanda l'intendant. — Parfaitement, dit l'abbé. — Quoi? demanda le moine. — Comment? vous n'entendez pas cette espèce de râle comme en pousserait une personne à l'agonie. — C'est vrai, dirent ensemble les deux compagnons de l'intendant. — Je ne me trompais donc pas? reprit celui-ci. — Donnez-moi la clef, dit le père Delar en faisant le signe de la croix, nous sommes des hommes, d'honnêtes gens, des chrétiens, nous ne devons rien craindre; entrons.

Il ouvrit la porte, et, quelque confiance que l'homme de Dieu eût en Dieu, sa main tremblait en introduisant la clef dans la serrure; la porte ouverte, tous trois s'arrêtèrent sur le seuil.

La chambre était vide.

Ils pénétrèrent à pas lents dans l'immense cabinet entouré de livres et de tableaux; toute chose était à sa place, si ce n'est le portrait du marquis, lequel avait brisé le clou qui le retenait, s'était détaché de la muraille, et gisait à terre, la toile crevée à l'endroit de la tête.

L'abbé montra le portrait à l'intendant et respira.

— Voilà la cause de votre terreur, dit-il. — Oui, voilà pour le bruit, répondit l'intendant; mais ces plaintes que nous avons entendues, est-ce le portrait qui les poussait? — Le fait est, dit le moine, que nous avons entendu des gémissements. — Et sur cette table? s'écria tout-à-coup Bonbonne. — Quoi? qu'y a-t-il sur cette table? demanda l'abbé. — Cette bougie à peine éteinte, dit Bonbonne, cette bougie qui fume encore; et tâtez ce bâton de cire qui n'est pas même refroidi — C'est vrai! dirent les deux témoins de cet incident presque miraculeux. — Et, continua l'intendant, ce cachet que monsieur le marquis portait à sa montre, et dont se trouve scellée, sous cachet volant, l'enveloppe adressée à son notaire!

L'abbé se laissa tomber plus mort que vif sur son siége: il n'avait pas la force de s'enfuir.

Le moine restait debout; et, sans frayeur visible, comme un homme détaché des choses de ce monde, il essayait de pénétrer ce mystère, dont il ignorait la cause, dont il voyait l'effet, mais dont il ne comprenait pas le but.

Pendant ce temps, l'intendant, à qui son dévouement prêtait du courage, tournait l'une après l'autre les pages du testament qu'il avait examiné la veille avec son maître.

Arrivé à la dernière, une sueur froide inonda son front.
— Le testament est signé! murmura-t-il.
L'abbé bondit sur sa chaise, le moine s'inclina sur la table, l'intendant les regarda tour à tour.
Il y eut entre ces trois hommes un moment de silence terrible, et le plus brave des trois sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.
Enfin, tous trois ramenèrent les yeux sur le testament.
Un codicille y avait été ajouté, dont l'encre était fraîche encore.
Il était conçu en ces termes :

« Ma volonté est que mon corps soit inhumé aux Carmes de la place Maubert, près de mes ancêtres.
« Fait au château de Grosbois, le 27 avril 1774, à sept heures du soir. « *Signé :* Chauvelin. »

Les deux signatures et le codicille étaient tracés d'une main moins ferme que le corps du testament, mais cependant parfaitement lisibles.
— Un *De Profundis*, messieurs, dit l'intendant, car il est évident que monsieur le marquis est mort.
Les trois hommes s'agenouillèrent pieusement, et récitèrent ensemble la prière funèbre; puis, après quelques minutes d'un recueillement solennel, ils se relevèrent.
— Mon pauvre maître, dit Bonbonne, il m'avait donné sa parole de revenir ici pour signer ce testament, et il l'a tenue. Dieu ait pitié de son âme!
L'intendant enferma le testament dans l'enveloppe, et, reprenant son flambeau, il engagea d'un signe ses compagnons à sortir.
Puis, tout haut :
— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il; allons retrouver la veuve et les orphelins. — Vous n'allez pas donner ce paquet à la marquise dit l'abbé. Oh! mon Dieu! ne faites point une pareille chose, au nom du ciel! — Soyez tranquille, dit l'intendant, ce paquet ne sortira de mes mains que pour passer dans celles du notaire; mon maître m'a choisi pour exécuteur testamentaire, puisqu'il a permis que je visse ce que j'ai vu et que j'entendisse ce que j'ai entendu. Je ne me reposerai point que ses dernières volontés ne soient exécutées, puis ensuite j'irai le rejoindre. Des yeux qui ont été témoins de semblables choses doivent se fermer promptement.
Et, tout en parlant ainsi, Bonbonne, sorti le dernier du cabinet, en avait fermé la porte; tous trois avaient descendu l'escalier, avaient jeté un coup d'œil timide sur la pendule arrêtée à sept heures, et, franchissant le perron, s'acheminaient vers l'orangerie, où attendaient la marquise et ses deux enfants.
Tous trois priaient encore, la mère à genoux, ses deux fils debout près d'elle.
— Eh bien! s'écria-t-elle en se relevant avec précipitation à la vue des trois hommes; eh bien! — Continuez votre prière, madame, dit le père Delar, vous ne vous étiez pas trompée; par une faveur spéciale, accordée sans doute à votre piété, Dieu a permis que l'âme de monsieur de Chauvelin vînt nous dire adieu. — Oh! mon père, s'écria la marquise en levant les deux mains au ciel, vous voyez bien que je ne me trompais pas!
Et, retombant sur les deux genoux, elle reprit sa prière interrompue, en faisant signe aux enfants d'imiter son exemple.
Deux heures après, un bruit de grelots retentit dans la cour et fit relever la tête de madame de Chauvelin, assise entre les deux lits de ses deux enfants endormis.
Une voix retentit dans les escaliers, qui cria :
— Courrier du roi!
Au même moment un valet de pied entra et remit à la marquise une longue lettre cachetée de noir.
C'était la nouvelle officielle que le marquis était mort à sept heures du soir, d'une attaque d'apoplexie, en faisant la partie du roi.

(Extrait du *Testament de M. Chauvelin*).

TABLE DES MATIÈRES

PUBLIÉES DANS LE SAUVEUR DES PEUPLES

ANNÉE 1864-65

FIN

Bordeaux, imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.